

CHAPITRE XIV UNE DEVINETTE

Diable ! fit Bastibalagom au bout d'un moment, je voudrais bien voir ça ! Qu'est-ce qui pourrait nous empêcher de partir si nous en avons envie ?

— Oui, l'appuya Tomek, nous sommes venus, nous arriverons bien à nous en aller...

Il s'efforçait de rester calme, mais une terrible inquiétude l'assaillit.

— Mes amis, reprit Tolgom, je comprends votre stupeur, et avant toute chose vous devez savoir que des centaines de matelots ont éprouvé le même désarroi en entendant cette phrase incroyable. Or, regardez-les après quelques années : ils sont les plus heureux des hommes, ils ont femmes et enfants et...

— Mais il ne s'agit pas de cela ! s'emporta Bastibalagom. Dites-nous enfin pourquoi il serait soi-disant impossible de quitter cette île ! A-t-on seulement essayé ?

— Ceux qui ont essayé ne sont, hélas, plus de ce monde, soupira Tolgom, mais laissez-moi plutôt vous expliquer... Vous avez bien sûr admiré l'arc-en-ciel qui salue les nouveaux arrivants sur notre île Inexistante. C'est un des plus beaux spectacles que nos yeux humains puissent voir, n'est-ce pas ? Eh bien, le même arc-en-ciel se forme dès qu'un bateau, un voilier, une barque ou même un radeau s'éloigne de l'île et gagne le large. Seulement, lorsque l'embarcation s'approche de lui et va passer dessous, cet arc-en-ciel somptueux devient noir. On ne peut imaginer vision plus épouvantable qu'un arc-en-ciel noir, je vous assure. Puis, une brume épaisse se lève et il ne se passe plus rien. Du moins rien qu'on puisse voir depuis notre île. Une chose est sûre : l'embarcation, grosse ou petite, finit par sombrer et elle est engloutie dans les profondeurs de l'océan. C'est le plus grand des mystères. Croyez-moi, il vaut mieux se résigner et apprendre à vivre ici. Vous verrez, il n'y a pas climat plus doux que le nôtre, nous ne manquons de rien, nous élevons des troupeaux de moutons et de vaches, la terre est bonne et nous faisons pousser toutes les...

Tolgom parlait de son île, mais Tomek et Bastibalagom ne l'écoutaient plus depuis longtemps.

La fin de l'après-midi fut consacrée à une promenade. Tolgom entraîna ses deux invités jusqu'en haut de la colline d'où ils purent constater que l'île Inexistante était décidément bien petite. Cela donnait le vertige de la voir si minuscule au milieu de l'immensité. Tomek luttait pour faire bonne figure, mais l'idée de devoir rester toujours sur ce petit bout de terre lui donnait presque la nausée. Et la beauté du paysage n'y changeait rien.

Ses pensées le ramenaient sans cesse à Hannah. Comment trouver goût à la vie désormais sans l'espoir de la revoir un jour ?

Et Icham, à qui il avait promis de revenir « bientôt » ? Et l'eau de la rivière Qjar qu'il devait lui rapporter ?

Le soir, il eut toutes les peines du monde à s'endormir. Il entendait Bastibalagom qui tournait et se retournait dans la chambre voisine. Lui non plus ne trouvait pas le sommeil, pas plus sans doute que les autres matelots. Ils avaient éprouvé en peu d'heures tellement d'émotions violentes ! La terreur d'abord à la vue de l'arc-en-ciel funeste, l'émerveillement ensuite devant tant de beauté, puis le bonheur d'être sauvés, et celui plus immense encore de retrouver vivantes des personnes aimées qu'ils avaient crues mortes depuis longtemps. Et enfin cette terrible et incroyable nouvelle : ils resteraient à jamais sur cette île Inexistante, dont ils ne savaient plus si elle était merveilleuse, effroyable, ou les deux à la fois.

Au milieu de la nuit, Tomek se réveilla. Il venait de rêver, et Marie lui disait avec son bon sourire plein de confiance : « Tu veux tenter de quitter l'île, Tomek ? Je m'en doutais. Depuis que je t'ai vu prêt à traverser la forêt tout seul, je sais que tu es un garçon courageux et capable de tout. Je suis sûre que tu réussiras... »

Le jour se levait à peine. Tout le monde dormait encore sur l'île. Tomek se dit que le plus grand danger était certainement de laisser s'installer l'habitude. Quelques jours suffisaient peut-être pour qu'on supporte mieux l'idée de rester ici, et quelques semaines pour qu'on s'y résigne tout à fait. Surtout si l'île était aussi agréable que le prétendait Tolgom. Non, décidément, il ne fallait pas attendre. Ne pas réfléchir.

Tomek s'habilla sans bruit et quitta la maison sur la pointe des pieds. Sur la plage, il trouva une barque de pêcheur, sauta dedans et rama vers le large. Il n'avait laissé sur son lit qu'une simple lettre.

Cher monsieur Bastibalagom, je vais essayer de franchir l'arc-en-ciel noir. Si je ne reviens pas, gardez pour vous ce couteau à ours en souvenir de moi, et tâchez de vivre heureux sur l'île Inexistante. Tomek.

Il avait seulement emporté la petite fiole de parfum que Pépigom lui avait offerte, ainsi bien sûr que la pochette autour de son cou avec le sou d'Hannah dedans. Il se dit que cette piécette était sans doute un porte-bonheur, car après tout il ne s'en était pas si mal tiré jusqu'à présent. L'île s'éloigna peu à peu dans la

lumière rose du petit jour, et quand Tomek se retourna, il vit l'arc-en-ciel à l'horizon. Comme l'avait indiqué Tolgom, il n'était en rien différent de celui qu'ils avaient vu la veille. Aussi éclatant, aussi majestueux. Tomek rama encore une bonne vingtaine de minutes avant que les couleurs ne commencent à pâlir. Il était encore temps de faire demi-tour. Rien ne l'en empêchait. Rebrousse chemin, Tomek, se dit-il à lui-même, reviens au port, remets cette barque où tu l'as prise, rentre chez Tolgom, glisse-toi dans les draps tièdes et ne dis rien à personne de ta folie. Mais ses bras continuèrent à s'activer et il garda le cap. Mon Dieu, aidez-moi, gémit-il lorsque l'arc-en-ciel vira au gris sale puis au noir. C'était encore plus effrayant qu'il ne l'avait imaginé. Il cessa de ramer et laissa la barque dériver quelques instants. L'eau devint immobile et noire, comme celle d'un lac oublié. Il trempa ses doigts dedans. Elle était glacée. L'idée de s'y enfoncer était insupportable. Une brume grisâtre s'éleva. Il attendit dans le silence, et c'est au moment où il allait se remettre à ramer en direction de l'arc-en-ciel qu'il perçut pour la première fois le grincement régulier. Cela ressemblait au bruit que ferait une brouette mal graissée, ou plutôt à... Tomek connaissait ce bruit, mais il ne parvenait pas à le nommer. Il distingua soudain une forme mouvante au-dessus de lui et reconnut immédiatement ce que c'était : une balançoire...

Une gigantesque balançoire accrochée à l'arc-en-ciel et dont les crochets de fer grinçaient horriblement. C'était la seule chose qu'on entendait désormais : le grincement régulier de la balançoire dans la brume. Toute vie s'était arrêtée. Tomek se demanda si son propre sang coulait encore. Il frissonna car un froid humide s'était abattu sur l'eau. Il tenta de ramer pour se réchauffer un peu mais la barque ne bougea pas d'un seul centimètre. C'est juste après cela qu'il vit la créature assise sur la balançoire. Il n'avait jamais imaginé qu'un être aussi épouvantable puisse exister. Cette femme devait avoir plus de cent cinquante ans. Elle était d'une maigreur extrême, ses membres n'étaient que des os d'où pendouillaient, flasques, des lambeaux de peau laiteuse.

— Bonjour, mon garçon, grinça-t-elle en fixant Tomek de ses yeux de folle. Tu es venu répondre à la question ?

Quelle question ? se demanda Tomek, mais il fut incapable de prononcer un mot. La vieille lança en avant ses jambes squelettiques pour accélérer le mouvement de la balançoire. Elle était entièrement nue sauf une paire de chaussettes blanches et des souliers de fillette qu'elle avait aux pieds. Ses longs doigts décharnés serraient les cordes depuis si longtemps sans doute que les ongles noirs avaient fini par entrer dans les poignets et qu'ils ressortaient de l'autre côté. Elle souriait en se balançant, mais son regard d'aigle ne lâchait jamais Tomek.

— Je vais te poser la question comme aux autres, reprit-elle. Et comme les autres tu ne répondras pas, Tomek, tu vois, je sais ton nom, et ainsi tu iras ajouter aux leurs ton gros ventre blanc de noyé, au fond du fond du fond du fond de l'océan. Songes-y bien, Tomek, l'eau est noire et glacée et tu y descendras lentement, lentement, lentement, lentement, Tomek, mon petit enfant, mon tout doux, mon lézard, mon...

— Tais-toi ! hurla Tomek. Tu n'as pas le droit de dire cela ! Tu dois te taire !

Comment cette sorcière pouvait-elle savoir que Tomek était appelé ainsi par sa mère lorsqu'il était petit enfant : mon lézard, mon tout doux... Il l'avait oublié lui-même, mais maintenant qu'elle le lui disait, il se le rappelait très bien. Et c'était insupportable.

— Maman ! cria-t-il. Au secours !

Et comme la vieille éclatait de rire devant son désespoir, il hurla encore et encore :

— Tais-toi ! Tais-toi ! Tais-toi !

Puis le calme et le silence revinrent. On n'entendait plus à nouveau que le grincement régulier de la balançoire. La vieille n'était pas pressée d'en finir, semblait-il.

— Et si je réponds ? demanda enfin Tomek.

La balançoire s'immobilisa d'un seul coup dans une impossible position oblique et la vieille chuchota :

— Si tu réponds, mon lézard, tu passeras sous l'arc-en-ciel noir. Tu seras le premier, et après toi tout le monde pourra le faire à sa guise. Et moi je disparaîtrai pour toujours... Voilà ce qui arriverait si tu répondais, mais tu ne répondras pas, mon tout doux...

— Je t'écoute, dit Tomek en grelottant de peur et de froid. Interroge-moi.

La vieille relança d'un coup de jarret le mouvement de la balançoire, fit une dizaine de va-et-vient, se figea de nouveau et énonça enfin d'une étrange voix métallique :

— *Nous sommes soeurs, aussi fragiles que les ailes du papillon, mais nous pouvons faire disparaître le monde. Qui sommes-nous ?*

Il y eut un long silence. La vieille restait suspendue dans les airs.

— Veux-tu que je répète la question, petit lézard ?

— Non, répliqua sèchement Tomek qui avait très bien entendu.

— Alors je vais me balancer cinquante fois, le temps pour toi de chercher la solution...

Puis elle lança ses jambes en avant et le grincement reprit.

— *Nous sommes soeurs... aussi fragiles...* murmurait Tomek, mais il ne parvenait pas à réfléchir.

Ses pensées allaient à la dérive, sans suite ni cohérence.

— Cela t'ennuie si je chante ? ricana la sorcière et, sans attendre la réponse, elle se mit à fredonner des chansons enfantines.

Elle semblait connaître en particulier chaque couplet qui avait effrayé Tomek, petit, ou l'avait fait rire. Elle savait tout de lui.

— Nous sommes soeurs... nous pouvons faire disparaître... répétait à l'infini Tomek.

Le désespoir l'envahissait peu à peu.

— Vingt-deux... vingt-trois... grinça la sorcière.

C'est alors que Tomek sentit la barque vaciller sous lui, ou plutôt s'enfoncer légèrement dans l'eau. La rage le prit et il voulut saisir les rames pour les jeter au visage de la vieille, mais elles étaient comme soudées à la barque et il ne put les soulever. Il s'acharna en vain.

— Eh bien, mon petit lézard, tu es fâché ? grimaça la sorcière.

Puis l'eau noire et glacée commença à entrer dans la barque et à l'alourdir. Tomek essaya bien d'écooper avec ses mains, mais c'était peine perdue.

— Quarante-huit, petit lézard, quarante-huit et demi...

Tomek sut alors que c'en était fini, qu'il allait être englouti comme les autres, qu'il fallait l'accepter. Il n'appellerait pas au secours. Il ne supplierait pas cette affreuse créature. Il fermerait juste les yeux pour ne plus la voir... pour la faire disparaître... *disparaître...* Il sursauta si violemment qu'il faillit tomber tout entier dans l'eau. Il sut aussitôt qu'il avait trouvé ! Que la réponse venait de lui être donnée. C'était cela, bien sûr ! Il suffisait de fermer les paupières... les deux paupières, les *soeurs* paupières ! *Aussi fragiles que les ailes du papillon...* et le monde entier disparaissait !

L'eau arrivait à sa poitrine quand il hurla de toute la force qui lui restait :

— LES PAUPIÈRES !!! LES PAUPIÈRES !!!

La sorcière se pétrifia aussitôt. Tomek s'attendit à la voir vociférer, cracher. Mais non, elle s'apaisa au contraire. Son visage se calma et ses yeux se fermèrent lentement. Puis en quelques instants elle accomplit sa métamorphose et bientôt on ne vit plus sur la balançoire que le corps gracile d'une fillette en robe légère.

— Bonjour ma cousiineu... bonjour mon cousin germain..., chantonnait la petite en lançant ses jambes vers l'avant.

L'eau redevenue bleue se mit à clapoter autour de la barque. L'arc-en-ciel pâlit puis retrouva peu à peu ses couleurs irisées. Entre-temps, la petite avait pris un tel élan que ses pieds semblaient toucher le ciel. Finalement, dans un éclat de rire, elle se détacha de la balançoire et s'envola avec la légèreté d'un oiseau.

Tomek saisit les rames et les plongea dans l'eau. Cette fois-ci la barque répondit parfaitement. Tomek rama avec une énergie folle...

Au-dessus de sa tête, c'était une avalanche de couleurs. Mille harpes jouaient pour lui. Au loin, la petite île Inexistante se réveillait à peine.

CHAPITRE XV LA FALAISE

La stupeur puis l'effervescence provoquées par le succès de Tomek furent considérables. Aussi longtemps qu'ils avaient été privés de liberté, les habitants de l'île s'étaient montrés sages. Mais maintenant qu'ils l'avaient, cette liberté, maintenant qu'elle leur avait été miraculeusement rendue, chacun avouait qu'il y avait sans cesse pensé en secret, qu'il en rêvait la nuit, qu'il n'avait pas de vœu plus cher que celui de pouvoir quitter l'île un jour avant de mourir. Tomek fut plus embrassé en deux jours que pendant tout le reste de sa vie. La devinette de la sorcière fut sur toutes les lèvres. Facile ! disaient les enfants, moi aussi j'aurais trouvé ! Mais les adultes savaient bien que si personne n'avait réussi à résoudre l'énigme, c'était à cause de la terreur qui paralysait et empêchait de réfléchir. Il avait fallu le courage de Tomek pour la surmonter.

Vaillante quitta l'île Inexistante cinq jours plus tard avec à son bord le capitaine Bastibala-gom, ses quatorze matelots, Tomek et deux jeunes hommes qui n'avaient pas eu la patience d'attendre davantage.

En effet, les autres trois-mâts alignés sur le port n'étaient pas encore en état de naviguer. Il fut donc décidé qu'à son retour *Vaillante* ferait escale à l'île Inexistante et que tous les autres bateaux lui feraient alors cortège et l'accompagneraient jusqu'au pays des Parfumeurs. Les habitants de l'île devaient donc attendre encore deux bons mois avant de s'embarquer.

La traversée de *Vaillante* se passa sans encombre. Les vents furent favorables et la plus grande bonne humeur régna naturellement à bord. Il y eut bien une assez forte tempête au cours de la deuxième semaine, mais Bastibalagom, qui était un marin aguerri, l'essuya sans dommage. On aperçut même le pavillon noir d'un bateau pirate quelques jours plus tard, et le capitaine eut toutes les peines du monde à calmer les matelots qui voulaient en découdre et flanquer une bonne fois pour toutes une « raclée mémorable à cette bande de pitres ». Les épreuves supportées ensemble les avaient soudés à ce point qu'ils ne craignaient plus rien ni personne.

— Je vous en prie, messieurs, dut gronder Bastibalagom, nous ne sommes pas un navire de guerre ! Nous vendons des parfums !

Et il détourna *Vaillante*.

Au fur et à mesure qu'on se rapprochait du continent, Tomek ressentit une inquiétude oubliée depuis des mois : il allait bientôt devoir se séparer de ses amis Parfumeurs et reprendre seul le chemin. Chaque fois que cette idée l'oppressait, il respirait un peu le parfum offert par Pépigom, et Hannah était alors aussi présente que si elle avait été assise auprès de lui. Où est-elle maintenant ? se demandait-il. La reverrai-je jamais ? Et il avait hâte que la traversée s'achève.

« Terre ! » cria enfin la vigie un beau matin, et les matelots, qui avaient maintenant leur compte d'eau salée, lui répondirent par un joyeux « Hourra ! ». Tomek aida à décharger les caisses de parfum et les provisions. Trois matelots resteraient à bord du bateau pour veiller sur lui. Les autres et leur capitaine iraient vers l'est où vivaient les populations. Tomek, lui, partirait seul vers l'ouest, où il n'y avait plus âme qui vive d'après Bastibalagom, mais où se trouvait sans doute la rivière Qjar. À quelle distance était-elle ? À combien de jours de marche ? De semaines ? Nul ne pouvait le dire. Tomek espérait seulement qu'il aurait le temps de l'atteindre et d'en revenir avant que les petits Parfumeurs ne repartent.

— Un mois, avait dit Bastibalagom, nous reprendrons la mer dans un mois. Nous t'attendrons un jour de plus peut-être si tu n'es pas là, mais pas davantage.

— Bien sûr, avait répondu Tomek, je comprends...

Et maintenant il fallait se séparer pour de bon. On donna à Tomek un sac de provisions qui devait suffire pour quatre jours au moins. Puis chacun des matelots l'embrassa. Bastibalagom fut le dernier et le serra longtemps contre sa poitrine.

— Bonne chance, mon fils... lui dit-il enfin, et il le poussa lui-même doucement sur le chemin qui s'en allait vers l'ouest.

Tomek marcha le cœur triste pendant deux ou trois minutes, puis il se retourna. Aucun des matelots n'avait bougé. Ils le regardaient tous s'éloigner. Ils levèrent le bras pour le saluer une dernière fois et il leur répondit en agitant sa main.

— A bientôt ! cria-t-il aussi fort qu'il le put, mais le vent était contre lui et ils ne l'entendirent pas.

Le chemin monta peu à peu et finit par se perdre en haut d'une véritable falaise. De là, la vue était splendide : à droite, l'océan, plus vert que bleu, à gauche, une lande parsemée d'arbrisseaux et de rochers. Tomek chemina sans fatigue une bonne partie de la journée, ne s'arrêtant que pour manger et boire. Le soir venu, il se pelotonna dans sa couverture et s'endormit derrière un gros rocher, tandis que les vagues de l'océan rugissaient tout près de lui. La journée du lendemain ressembla à s'y tromper à la précédente. Et la suivante aux deux autres. Si bien que Tomek ne savait plus au juste s'il avait marché trois ou quatre jours. Il avait beau essayer de se souvenir, il n'y parvenait pas. Les rochers se ressemblaient tous, la lande était infinie, le vent soufflait sans trêve, et un matin il fut même si violent que Tomek dut rester plusieurs heures derrière son rocher sans pouvoir partir. Mais le plus inquiétant était son sac de provisions qui devenait de plus en plus léger... Un soir, il vit un troupeau de baleines qui jouaient tout près de la côte, elles plongeaient et replongeaient, frappant l'eau de leurs énormes queues. Tomek les regarda longtemps, assis dans l'herbe haute et grignotant le dernier gâteau sec des petits Parfumeurs. Il n'y avait plus beaucoup d'eau non plus dans sa gourde. Si demain je n'arrive pas quelque part, se dit-il, cela risque d'aller très mal pour moi...

Le lendemain, il dut se mettre en route sans avoir rien mangé du tout. Au milieu de la matinée il sentit ses jambes trembler sous lui et il lui fallut s'asseoir un moment. Que faire ? s'interrogea-t-il. Si je pénètre à l'intérieur des terres, je ne trouverai rien de plus qu'ici et je risque de me perdre.

Il tâcha de bien se reposer et reprit sa marche en avant. Peu après, il lui sembla que le vent se calmait un peu et que le ciel changeait d'apparence. Il eut à peine le temps d'y songer que l'espace s'ouvrit devant lui, révélant tout à coup un paysage entièrement nouveau.

La falaise s'arrêtait sur une plage de sable jaune pâle. Et derrière cette plage, à perte de vue, une forêt de grands arbres verts. Tomek y descendit en courant malgré ses jambes flageolantes. Une fois en bas, il se rendit compte que ces arbres étaient chargés de fruits qu'il ne connaissait pas. Il cueillit en premier une sorte d'abricot géant aussi lourd qu'un melon. Lorsqu'il l'ouvrit en deux, il s'en échappa en abondance un liquide qui ressemblait à du lait. Il but d'abord avec prudence, puis sans retenue. Cela rappelait un peu le sirop d'orgeat. Puis il arracha du bout de l'ongle un peu de la chair tendre du fruit. Elle était exquise. Ensuite, il se régala de petits haricots au goût de réglisse, et d'étranges galettes molles aussi goûteuses que du pain d'épice. Mais sa plus belle découverte, ce furent des boules noirâtres à la coquille très résistante, pleines d'une purée tiède et onctueuse au bon goût de pomme de terre bouillie. Tomek, assis sur une pierre, s'en remplit l'estomac, buvant parfois dans son abricot géant.

Il allait se relever pour reprendre sa route, lorsqu'une fourmi grimpa sur sa main. Au lieu de la chasser, Tomek l'observa de plus près. Elle ressemblait à toutes les fourmis du monde, avec une différence toutefois: elle allait à reculons... C'était peu de chose, bien sûr, mais Tomek en fut troublé et les paroles du vieil Icham lui revinrent : « Il y aurait là des variétés d'animaux tout à fait inconnues ailleurs », avait-il dit. Tomek souffla sur le petit insecte et se remit en route. Icham n'avait pas menti et ce que Tomek découvrit pendant les heures suivantes dépassait l'imagination.

Les animaux qu'il croisa étaient tellement étranges qu'on était incapable de seulement les nommer. La seule chose qu'on pouvait en dire, c'est qu'ils étaient comme... ou qu'ils ressemblaient à... Ainsi une bête presque plate, une sorte de casquette rampante, passa près de Tomek, le regarda tristement quelques secondes, puis agita avant de repartir un petit grelot qui lui servait de queue. Un peu plus tard, une dizaine d'immenses oiseaux projetèrent leurs ombres sur le sol. Ils n'avaient pas d'ailes mais une espèce de large queue palmée comme en ont les sirènes, avec laquelle ils brassaient l'air avec lenteur derrière eux. Ils nagent dans l'air ! se dit Tomek, et c'était exactement cela. Ils n'avaient pas de bec non plus mais des petits nez retroussés qui les faisaient ressembler à des lapins à moustache. Pourtant Tomek n'avait pas encore vu le plus curieux : c'était un petit rongeur qui se balançait paresseusement à l'extrémité d'une branche souple. Tomek crut d'abord qu'il s'agissait d'un écureuil bien ordinaire mais, en l'observant mieux, il se rendit compte de l'incroyable vérité : l'écureuil ne faisait qu'un avec la branche, il en était le prolongement, il avait poussé dessus comme un fruit vivant, comme un animalfruit... Des dizaines d'écureuils semblables occupaient d'ailleurs cet arbre. Ils dormaient en boule et c'est pourquoi Tomek les avait d'abord pris pour des fruits inconnus, mais à présent ils étaient réveillés et se balançaient au bout de leurs branches en un gracieux ballet aérien. Comment peuvent-ils bien se nourrir ? se demanda Tomek, mais il n'eut pas le temps d'y réfléchir plus longtemps : une rumeur lointaine, à peine perceptible, attira son attention. C'était pareil à de l'eau qui coule. Il accéléra sa marche, le cœur battant. Était-il enfin arrivé ? Après tant et tant de peine, après tant et tant d'espoirs ? La forêt s'éclaircit, il courut à travers les quelques arbres qui restaient, grimpa sur une dernière hauteur et s'y immobilisa, stupéfait.

Une rivière coulait, paisible, sous ses yeux. Au loin, sur la droite, on apercevait l'océan d'où elle venait, et sur la gauche, à l'horizon, les premières collines vers lesquelles elle se dirigeait en silence.

— La rivière Qjar... murmura Tomek, bouleversé. La rivière Qjar... Je l'ai trouvée...